

Avec les «forçats des courts»

Le nouveau roman de **Philippe Lamon** offre une immersion drôle et touchante dans le monde du tennis. Celui des sans-grade: son antihéros de 30 ans, 368^e joueur mondial, reste persuadé qu'il peut encore y arriver. . .

ÉRIC BULLIARD

“

Le sport est un matériau romanesque incroyable et un vecteur d'émotions incomparable. Il y a des drames... On est vite dans Shakespeare!» Philippe Lamon est lancé, on n'a pas envie de l'interrompre. Sur cette terrasse d'un café lausannois, il évoque des souvenirs et des enthousiasmes. Sportifs et littéraires, parce qu'il n'y a pas de raisons que les deux ne se marient pas. Comme dans son dernier roman, *Le match du siècle*, immersion drôle et touchante dans les coulisses du tennis. Pas aux côtés des stars millionnaires, plutôt avec les sans-grade qui voyagent de tournois mineurs en hô-tels miteux, d'un «court moisi de Pologne» aux matches de qualifications à Troisdorf, bourgade de Rhénanie-du-Nord-Westphalie.

«Il y a une quinzaine d'années, je suis allé à Roland-Garros, pour le premier tour», explique ce Valaisan installé depuis plus de vingt ans à Lausanne. A ce stade, tous les courts du tournoi parisien sont accessibles. «Tu vois des seconds couteaux qui guer-roient, qui jouent parfois le match de leur vie, parce que passer un tour à Roland-Garros leur finance toute l'an-née.» Il assiste à un duel qui tourne «quasi en échauffourée». Trop de tension, trop d'enjeu pour ces «forçats des courts», comme il les appelle dans son livre.

Un antihéros

Philippe Lamon n'écrivait pas encore à l'époque, mais a «gardé en tête ce germe». Après trois romans (dont *Le casting*, que *La Gruyère* a publié en feuilleton en 2021), il a imaginé l'histoire de Gilles Ganiez, 30 ans, 368^e à l'ATP. «Un classement indigne de ma valeur», assure-t-il, dès la première page, dans un message posté sur les réseaux. Son dernier espoir: il lance la cagnotte qui doit lui permettre de poursuivre sa carrière.

Gilles Ganiez s'accroche, persuadé que «la différence est infime tennisti-quement entre un 500^e et un 50^e mon-dial. Tout est dans la tête.» «J'ai lu des



Loin des fastes du grand chelem, Philippe Lamon explore avec humour le tennis des tournois mineurs et des joueurs qui galèrent.

CHLOÉ LAMBERT – ARCHIVE – PHOTO PRÉTEXTE

articles sur les smicards du tennis, reprend Philippe Lamon. Sur les 300^e ou 400^e mondiaux, qui n'arrivent pas à nouer les deux bouts, qui sont vic-times de parieurs frustrés venus leur

Paire, qui apparaît dans le roman. Gilles Ganiez n'a pas son «talent fou» ni son palmarès, mais partage avec le tennisman français «un caractère ingé-ralable». De plus, Ganiez est Suisse, pays

entourage, qui essaie de lui faire en-tendre raison, Ganiez refuse de baisser les bras.

«Mon héros littéraire préféré, c'est Don Quichotte», affirme Philippe La-mon qui, comme dans ses précédents romans, montre une sympathie pour ce type de personnage. «Au début, on aimerait le secouer et lui dire que, à 30 ans, il peut passer à autre chose... Mais il a envie de réaliser son rêve d'enfant, ce qui est aussi admirable.»

«Des fous!»

Fan de tennis, l'écrivain a convoqué ses souvenirs et s'est documenté à travers les récits de champions comme André Agassi et John McEnroe. Il recon-naît s'être «fait plaisir» en multipliant les anecdotes, grâce aux connais-sances encyclopédiques de Gilles Ga-niez sur son sport. Au fil des pages, on croise par bribes le Borg-McEnroe de Wimbledon 1980, «le mythique Chang-Lendl de Roland-Garros 1989», le «match le plus houleux de l'histoire»



«J'ai grandi dans les années 1980 et quand tu regardais le tennis à la télé, tu voyais des fous! Des Connors, des McEnroe. . .» **PHILIPPE LAMON**

balancer des ordures sur les réseaux sociaux...» Atteindre un tel niveau, rappelle-t-il, est déjà méritoire. «Si j'étais 368^e mondial au foot, écrit son antihéros, je jouerais en équipe de Suisse et je roulerais en Lamborghini. Mais j'ai choisi le tennis.»

Un Don Quichotte

Ce personnage, l'écrivain l'a ima-giné en pensant notamment à Benoît

de Federer et de Wawrinka. Il garde précieusement dans son portable une photo où il pose avec «le Maître» – «LA photo, celle aux six cent trente-six likes» – et salue avec effusion «Stan the man» dans un restaurant.

«En Suisse, on a connu une période dorée. J'ai eu envie d'inventer une sorte de loser, qui doit se forger en tant que tennisman suisse, dans l'ombre des deux autres.» Face à son

entre Nastase et McEnroe, à l'US Open 1979. Sans oublier quelques frasques de l'impayable Vitas Gerulaitis...

«J'ai grandi dans les années 1980 et quand tu regardais le tennis à la télé, tu voyais des fous! Des Connors, des McEnroe... Avec aussi des oppositions de style, ce qu'il n'y a plus vraiment. Les finales Eddberg-Becker à Wimbledon, c'était génial! Après, avec l'uniformisa-tion des surfaces, on a eu un peu le même profil de joueurs, des attaquants de fond de court, des cogneurs...»

A ce manque de diversité s'ajoute ce constat de Gilles Ganiez: «Au-jourd'hui, les joueurs sont aussi cha-rismatiques que des endives.» Philippe Lamon relativise un peu: il en reste quelques-uns qui se distinguent. «J'aime bien Musetti, parce qu'il a un revers à une main, ce qu'on ne voit plus beaucoup. Et Alcaraz apporte quelque chose: il a du panache, il sou-rit, il essaie des coups incroyables.»

Derrière l'humour

Reste que son livre «ne s'adresse pas uniquement aux aficionados. D'après les retours que j'ai, les connais-seurs ont plaisir à retrouver des anec-dotes, les autres peuvent apprendre certaines choses.» Surtout, la réussite du roman passe aussi par des qualités proprement littéraires. Son histoire se révèle solidement construite, avec ce mystérieux *Match du siècle*, qui tombe du ciel pour ce brave Ganiez. Un match plein de rebondissements et conclu par un final inattendu.

Comme dans *Le casting*, Philippe Lamon trouve le juste équilibre dans son écriture entre légèreté ironique et gravité. On sourit en suivant les mésa-ventures de ce pauvre tennisman bal-lotté d'une défaite à l'autre, mais, der-rière l'humour, se trouve un homme attachant, en lutte pour survivre dans un système sans pitié. Un monde du chacun pour soi, où il faut écraser l'autre pour espérer avancer. Sporti-vement, «le tennis, c'est de la boxe sans le sang». Vu de ces bas-fonds, il ressemble aussi à «une métaphore du capitalisme moderne». ■

Philippe Lamon, *Le match du siècle*, Editions Cousu Mouche, 216 pages

NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☐

LIVRES
Bram Stoker
LA COLLINE AU GIBET/GIBET HILL
Bragelonne, 128 pages
NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☐

BANDE DESSINÉE
Mark Russel et Michael Allred
SUPERMAN, SPACE AGE
Urban comics
NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☐

LIVRES
Frédéric Lamoth
NINEL
Bernard Campiche Editeur, 128 pages
NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☐

Bram Stoker redécouvert

Retrouver un texte disparu d'un écrivain de renom n'est pas une chose banale. Cela tient presque du fantasma littéraire. Et pourtant... Cent trente-cinq ans après avoir été publiée dans le *Dublin Daily Express*, *La colline au gîbet* (*Gibbet Hill*) retrouve enfin ses lecteurs. Elle avait totalement disparu du corpus des œuvres de son auteur, Bram Stoker, avant d'être redécouverte par hasard en 2023 dans les archives de la Bibliothèque nationale d'Irlande. La nouvelle dévoile les thèmes chers au père de *Dracula*: le Mal comme élément constitutif de l'homme qui s'oppose à la pureté de la nature, la solitude, la fascination de la mort, dans ce qui représente un intéressant avatar du romantisme noir et de l'esthétique gothique. Pour son retour, les Editions Bragelonne ont bien fait les choses: cette édition bilingue est agrémentée d'illus-trations de Mikael Bourguin, qui participent à l'étrangeté de ce court récit, et d'une préface signée Maxime Chattam.

Un promeneur s'avance dans un décor champêtre, s'ap-prochant de la funeste colline au gîbet, célèbre pour ses exécutions. Sur le chemin, il rencontre trois enfants, deux petites Indiennes et un garçon blond s'amusant avec un serpent. Le jeu se transforme rapidement en une forme de rituel étrange dans lequel l'homme pourrait bien perdre son âme... **RM**

Le passé de l'homme de demain

S'il n'est pas rare de voir les super-héros vivre des aventures dans des environnements particuliers, comme autant d'exer-cices de style pour des auteurs s'amusant avec la notion de multivers popularisé par le cinéma, revisiter un mythe intégrale-ment pour l'intégrer dans une chronologie réaliste est plus com-pliqué. Avec *Space Age*, Mark Russel (scénario) et Mike Allred (dessin) n'ont pas choisi la facilité, puisqu'ils s'attaquent ni plus ni moins qu'au personnage qui a lancé le genre et dont les ori-gines ont déjà été maintes fois redéfinies. Une de plus pourrait devenir une de trop, tant les écueils de la tradition peuvent se révéler infranchissables. Ce n'est pas le cas ici.

Le duo revisite ainsi le plus ancien et aussi le plus «lisse» des «encapés», à savoir Superman. Replaçant l'arrivée de d'homme de demain» durant la guerre froide, il reprend consciencieusement les incontournables – l'enfance dans une ferme à Smallville entouré de parents aimants, la kryptonite, la confrontation avec son ennemi juré Lex Luthor, sa carrière de journaliste à Métropo-lis et son amour pour Lois Lane –, mais les intègre à la fois dans le récit du monde et dans l'histoire de l'univers de DC Comics. Le style pop art de Mike Allred – un peu durci – porte ce récit de conquête spatiale et de fin du monde... Le début et la fin du premier et dernier des super-héros. **RM**

Vers l'Est, vers la fin d'un amour

Il flotte une étrange atmosphère, envoûtante, dans ce bref roman. Une incertitude, une sensation de brume et d'insta-bilité. Dans la pension tessinoise que tiennent ses parents, le narrateur est tombé amoureux de Nina, qui séjournait avec son riche mari allemand. Née en Biélorussie, elle a étudié en Ukraine et préfère rester à Lugano au moment où son époux repart à Munich. Quand la Russie envahit l'Ukraine, elle décide de retourner auprès de sa mère ma-lade. Le couple traverse l'Europe, conscient d'approcher une inéluctable séparation.

Avec Ninel, Frédéric Lamoth nous fait suivre ce voyage vers l'Est en insérant différents épisodes de cette relation. Ce subtil jeu sur la temporalité s'ajoute à la délicatesse de cette langue où chaque mot semble pesé, soigné. Comme souvent dans ses romans, l'écrivain vaudois excelle à faire résonner les tourments de l'histoire et ceux de ses person-nages. Tout comme il tire des fils entre leurs sentiments ou leurs pensées et les éléments extérieurs, à l'image de ce café à la «fadeur un peu acide» qui donne «l'impression de connaître un avant-goût de notre séparation». Ou de ces eaux qui «se tordent de douleur ou de rire, chatouillées par la lumière. On dirait nos illusions qui se débattent.» **EB**